

LE POLITTIQUE,

JOURNAL DE LIÈGE.

On s'abonne au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, et chez MM. les directeurs des postes. — Le prix de l'abonnement est de 14 francs pour Liège, et 13 francs pour les autres villes du royaume. — Un Numéro séparé se vend 16 centimes. — Les abonnements commencent à toutes les époques. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis. — Le journal est remis aux abonnés qui habitent Liège moyennant une faible rétribution payable au porteur. — AVIS ET ANNONCES : Le prix de la ligne d'insertion est de 20 centimes.

ANGLETERRE. — LONDRES, 12 SEPTEMBRE.

On assure que le comte Pozzo di Borgo, à son retour d'Italie, se mariera à une dame française de haut rang, la comtesse de B...e.

— Le chargé d'affaires d'Espagne a travaillé hier avec le ministre de Sardaigne.

— M. Isturitz, ex-premier ministre d'Espagne, a dîné hier à la maison de campagne de son compatriote et ami M. Zulusta.

Tandis que M. Isturitz fuyait vers Lisbonne, on lui vola tous ses effets près de Badajoz. M. Galiano n'a pu se soustraire au danger comme lui, il se trouve encore à Madrid. C'est la quatrième fois que M. Isturitz quitte sa patrie pour cause politique.

Première ascension de l'énorme ballon de M. Green. — Les annales de l'aéronautique ne contiennent rien de semblable au spectacle extraordinaire offert dans les jardins du Wauxhall, par le ballon de M. Green, lequel a 157 pieds de circonférence, et d'une hauteur, en y comprenant la nacelle, de 80 pieds. Malgré la pluie qui tombait à torrents, une affluence immense se pressait autour de ce ballon énorme. A deux heures il était aux deux tiers enflé, et il se balançait avec grâce au milieu des arbres environnants. Au moment où le gaz fut au complet, il présentait la forme d'une poire allongée. A 6 heures 20 minutes, la nacelle reçut les personnes suivantes : M. et Mme. Green, M. Jacques Green, le capitaine Currie, M. Hillyard, M. Edwin Gye, l'un des propriétaires du Wauxhall, M. Hughes et M. Holland. La foule salua par les acclamations les plus bruyantes ces intrépides aéronautes. Deux fortes cordes furent attachées de chaque côté de la nacelle et tenues par 50 personnes chacune, M. Green voulant éprouver la puissance du ballon : il avait trop de gaz. M. Green, après avoir dégagé le ballon, fit monter sa nièce, miss Marie Anne Green, l'aéronaute, qui s'élança avec joie dans la nacelle. L'intérêt devenait de plus en plus grand ; à six heures et quart les voyageurs aériens serrèrent la main des amis qu'ils laissaient à terre, et au signal donné, le ballon, libre de toute contrainte, s'éleva majestueusement dans les airs en présence de 50,000 spectateurs. Long-temps on vit les chapeaux et les mouchoirs des aéronautes s'agiter dans les airs. Après un quart d'heure on les perdit de vue complètement. Le ballon est descendu près de Cliffe, dans Kent, à cinq milles de Rochester.

Il était alors huit heures et quart ; il est resté une heure et demie dans l'air. Il paraît qu'il aurait pu facilement porter seize personnes. Jamais ascension ne fut plus curieuse, tant sous le rapport de la construction du ballon, que sous celui de la composition de la société admise dans la nacelle. Le ballon dans lequel le duc de Chartres avec trois autres personnes, dont les deux frères Robert, s'était enlevé le 15 juillet 1784, du parc de Saint-Cloud, n'avait que 55 pieds 1/2 de longueur et 3 1/2 de diamètre. On dit que le gaz seul a coûté aux propriétaires 70 livres sterling. Au moment de l'ascension on en a laissé échapper plus du quart. (Globe.)

PIERRE LEROUX.

SOUVENIRS DE LA RETRAITE DE PORTUGAL EN 1814.

Ce fut une nuit terrible que celle du 5 mars 1814, pour l'armée de Portugal, pour ces quarante mille Français que Masséna ramenait en Espagne, après avoir perdu près de dix mille soldats à Busaco, et devant les retranchements inexpugnables de Torres-Vedras ! Assailli par les torrents d'une pluie glaciale, traversant un pays dévasté par la guerre et qui n'offrait plus de ressources aux soldats épuisés, cette armée avait espéré un moment s'arrêter à Pombal, où l'on avait fait des approvisionnements se trouvaient préparés pour l'armée anglaise. Mais Wellington redoublait l'acharnement de sa poursuite ; il pressait l'arrière-garde française, à laquelle il n'accordait pas une minute de relâche. Il fallait combattre à chaque instant ; et le général anglais, qui avait plus de cent-vingt mille hommes sous son drapeau, pouvait faire renouveler ses attaques par des troupes fraîches, tandis que Masséna n'avait guère à lui opposer que des troupes découragées, affaiblies par des privations de tout genre.

Masséna lui-même, le vainqueur de Zurich, le héros de Rivoli et d'Essling, paraissait avoir perdu quelque chose de cette fermeté, de cette résolution qui sauvèrent l'armée française dans l'île de Lobau. Masséna, étonné d'être obligé de battre en retraite devant des Anglais, ne trouvait pas, dans la situation critique où il était placé, ces inspirations militaires, ces énergiques dispositions qui pouvaient seules rendre au soldat français la confiance et le sentiment de sa supériorité. Aussi surpris que son chef de cette nécessité si nouvelle pour lui d'une marche rétrograde, le soldat ne combattait que pour assurer sa rentrée en Espagne ; il ne songeait plus à vaincre que pour ne point passer sous les fourches caudines d'une autre capitulation de Baylen ; il ne voulait pas être prisonnier des Anglais, car il se souvenait des pontons de Plymouth et de l'île de Cabrera.

Mais il y avait encore bien des combats à livrer, bien des attaques à soutenir, avant d'arriver à cette frontière espagnole où l'armée française devait trouver ses renforts ! Wellington avait presque promis à ses troupes qu'il ne rentrerait pas un seul soldat français en Espagne. Chaque soldat anglais espérait une revanche complète de ce désastre de la Corogne, de cet embarquement précipité qui coula la vie au général Moore.

Et dans quel temps une armée française se trouvait-elle réduite à se replier avec le désordre d'une fuite devant Wellington ? Lorsque toute l'Europe, moins l'Angleterre, se courbait devant la puissance de

FRANCE. — PARIS, 13 SEPTEMBRE.

On lit dans les *Débats* : « Sur le refus du maréchal Soult, le portefeuille de la guerre a été dit-on offert à M. le vicomte de Caux. L'honorable général n'a pas cru pouvoir l'accepter il regrette que son âge et sa santé ne lui permettent plus de se charger de ces hautes et difficiles fonctions. »

— On donne comme positive l'acceptation de M. Martin (du Nord), qui va succéder à M. Passy dans les fonctions de ministre de commerce et des travaux publics.

On lit dans le *Journal de Paris* : « Les journaux de Madrid, du 6, annoncent que la tranquillité continuait d'y régner, et que le brigadier Alaix, qui remplacé Espartero, malade, était à la poursuite de Gomez, qui avait passé le Tage, et était le 2 à Beleta, se dirigeant sur Cuenca. »

— Une lettre de Prague, en date du 2 septembre, nous annonce que M^{me} la duchesse de Berri, qui a fait venir de Paris son accoucheur ordinaire, attend de jour en jour sa délivrance. Elle a réuni tous les capitaux dont elle pouvait disposer pour les employer à l'achat d'une terre fort considérable dans les environs de Trieste.

D'après la même lettre une négociation aurait été entamée dans le courant de juillet entre la cour de Charles X et la duchesse de Berri, à l'effet d'obtenir pour cette princesse la permission de se rendre auprès de ses enfants.

— On annonce la formation d'une société typographique dont le but est de prévenir les contrefaçons en Belgique, au grand préjudice des auteurs et des éditeurs de ces productions.

— M. de G., sous inspecteur des postes, à N., ayant eu connaissance par les journaux de quelques particularités de l'enfance de Jousuff, a cru reconnaître en lui un frère qui lui fut enlevé vers 1817 par des corsaires barbaresques dans une traversée de l'île d'Elbe en Corse. Il vient de s'adresser à l'autorité en demandant tous les renseignements susceptibles de conduire à la vérification du fait. (Monit. algérien.)

— L'attention publique est éveillée depuis quelques jours sur les suites d'un accident malheureux qui vient d'arriver à Lyon.

On creusait un puits dans un terrain qui offrait à sa surface 7 ou 8 pieds de sol compact ; et au dessous une masse de sable presque coulant. Les ouvriers étaient arrivés à 65 pieds de profondeur, lorsque quelques éboulements se sont manifestés dans la partie supérieure du puits qui n'était pas étanchonnée jusqu'au haut ; aussitôt les ouvriers montèrent tous ; mais les mouvements du sable ayant cessé, l'ouvrier Dufavel eut la malheureuse idée de redescendre chercher ses outils qu'il avait laissés au fond du puits. Il les avait saisis, et il remontait déjà, lorsque le dernier des cercles qui retenait intérieurement les planches formant l'étaionnage s'est rompu et a donné lieu à un nouvel éboulement ; les planches se sont croisées par le haut, se sont écartées par le bas, et Dufavel a été ainsi pris et retenu dans un espace

irrégulier que le sable ne peut pas remplir ; il ne se trouve pas même perpendiculairement au dessous de l'ouverture du puits et chaque fois qu'on a essayé d'enlever par cette ouverture qui pèse sur les planches qui le couvrent, elles font la bascule, s'appuient sur Dufavel, et diminuent l'espace qui lui reste.

Dufavel a les bras et les jambes assez libres ; il est assis, mais ne peut tenir sa tête tout à fait droite. Avec son couteau il a fait à la planche qui se trouve immédiatement au-dessus de lui un trou de trois à quatre ponces, par lequel on lui a fait passer quelque nourriture. Il conserve toute sa présence d'esprit.

Les ingénieurs civils et militaires, après mûre délibération, ont décidé qu'il était impossible de retirer Dufavel par l'ancien puits ; ils ont trouvé indispensable de creuser un nouveau puits pour arriver ensuite jusqu'à l'homme englouti par une galerie horizontale. On a commencé deux ouvertures : les soldats du génie se sont mis à l'œuvre d'un côté, les ouvriers pusatiens travaillent de l'autre. L'autorité, pour les encourager, leur a fait offrir de l'argent : « Non, non, ont-ils répondu, nous serons assez récompensés si nous le sauvons. »

Le puits carré que creusent les militaires par une méthode plus lente, mais assurée du succès, avance avec moins de promptitude que le puits rond ouvert par les camarades de Dufavel avec plus de hardiesse peut-être, mais aussi avec moins de certitude dans les résultats. Le véritable danger pour Dufavel sera au moment où la galerie horizontale arrivera sur lui ; il est impossible de prévoir si le sable, poussé de l'intérieur, refluant par la nouvelle ouverture, ne viendra pas l'écraser.

Toute la ville s'intéresse à ce malheureux ; bourgeois et militaires rivalisent d'ardeur.

— Le *Courier de Lyon* du 10 septembre annonçait que les travaux n'étaient pas encore terminés. Mais les soldats du génie qui travaillent à sa délivrance espéraient parvenir jusqu'à lui avant la fin du jour. On annonçait qu'alors il serait sauvé ou perdu sans ressource.

Dimanche 11 septembre, à une heure, Dufavel n'était pas encore retiré. On espérait cependant arriver à lui dans la journée.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Les trois frères Michel, Laurent et Jacques Bajat, en compagnie du sieur Deutron, tous quatre enfants, mais grands enfans de l'Auvergne ; tous quatre commissionnaires, après avoir terminé un déménagement avantageux, quittèrent le 15 juillet dernier le coin de la rue Saint-Nicolas d'Antin, et montèrent souper à la barrière. Une querelle s'éleva, ce qui semble indiquer que le souper s'était prolongé plus qu'il ne convenait, et Deutron prétendit qu'il avait été meurtri de coups et que ses vêtements avaient été déchirés. Les coups, il les aurait pardonnés mais les frères Bajat lui refusèrent de lui payer son gilet et sa veste, et c'est pour cela surtout qu'il les a cités tous les trois devant le tribunal de police correctionnelle.

Napoléon ; lorsque la France impériale avait atteint l'apogée de sa grandeur, et attendait, l'œil fixé sur les Tuileries, le signal qui allait lui annoncer la naissance de l'héritier du trône. Il n'y avait donc que des lauriers pour ombrager son berceau ; déjà de sinistres nouvelles, de tristes appréhensions avaient jeté quelques sombres reflets sur la physionomie de Napoléon ; il essayait en vain d'écarter ces pressentiments d'une campagne malheureuse ; et bien des fois Berthier, en entrant dans le cabinet de l'empereur, le trouva décoloré et anxieux sur la carte lamarche des cinquante mille Français qu'il avait placés sous les ordres de Masséna ; il redoutait surtout la mésintelligence qu'on lui avait cachée et qui existait entre Masséna et un autre Maréchal. L'empereur se plaignait d'avoir été trompé ; et déplorait amèrement la faute qu'il avait commise en ne laissant pas au maréchal Ney le commandement d'une expédition où sa jeunesse et son audace pouvaient seules avoir raison des lenteurs et des prudentes manœuvres du général anglais ; et puis, il n'ignorait pas que Masséna, déjà fatigué et refroidi par l'âge, n'avait plus cette chaleur qui communique au soldat l'élan qui donne la victoire.

Mais on était plus sévère encore sur le compte du vainqueur de Zurich dans les rangs de l'armée de Portugal ; il n'était plus victorieux ; c'en était assez pour que le soldat oubliât le nom glorieux de l'enfant chéri de la victoire. Le soldat reprochait à son général de s'occuper peu de l'armée et de ses souffrances, dans une retraite où il lui devait tous ses soins, tous ses instans ; on lui reprochait surtout une faiblesse indigne de son âge et de son caractère, pour une femme qui ne quittait jamais le quartier-général et à laquelle on attribuait une déplorable influence sur la conduite de Masséna. Car il y a de mauvaises langues partout, et même à l'armée, où les chefs comme ailleurs, peuvent le moins, parce qu'ils peuvent le plus ; ce dont ils ne se pénètrent pas toujours dans l'intérêt de leur réputation. Le soldat juge ses chefs dans le camp et sous la tente comme sur le champ de bataille ; Masséna n'échappait point alors à cette justice militaire que les circonstances devaient encore armer d'une sévérité nouvelle pour un chef malheureux, pour le vaincu de Busaco et de

Oh ! que d'épigrammes, de quolibets, de ces jeux de mots si familiers, si naturels au soldat, surtout dans ces moments de détresse, furent entendus dans les rangs de l'armée ! Car c'est à peu près toujours ainsi que le soldat français se console, même de n'avoir point de pain ; mauvaise humeur laisse toujours une place à la plaisanterie. Mais ce qui, dans cette nuit du 5 mars, augmentait encore plus la disposition aux saillies soldatesques, c'est qu'on avait

compté, ainsi qu'on l'a vu, sur une station à Pombal, et, au lieu de cette nuit de repos dans une ville, quelques heures de halte dans la boue, devant un triste lieu de bivouac, contrarié, étouffé même à chaque instant par la pluie ! Or, un groupe de fantassins appartenant à un régiment d'infanterie légère, se faisait remarquer par la vivacité de ses observations, de ces critiques et de ses plaintes. Le feu qu'ils attisaient et qui menaçait toujours de s'éteindre, provoquait surtout les expressions du dépit et du mécontentement : « Ils sont bien heureux ; disait un vieux sergent, ils sont bien heureux ces habits rouges ; ils ont bon feu, bon lit, bonne table ; et nous !... »

Le vieux sergent soufflait dans ses doigts et frappait sur son ventre comme pour indiquer qu'il était à jeun : « Ma foi ! puisque le maréchal n'a pas pu nous faire voir Lisbonne il aurait bien dû nous laisser le temps de faire connaissance avec Pombal... Une jolie ville, ma foi, à ce qu'on dit, et il y a aussi un fameux tombeau d'un fameux ministre, à ce que je me suis laissé dire. »

— Et où il y a de jolies femmes et de bonnes auberges, ajouta un soldat à l'accent normand.

— Et tu serais bien aise, n'est-ce pas, de voir tout cela ? dit un officier en frappant sur l'épaule du soldat.

— Pierre Leroux ! Pierre Leroux ! murmuraient tout bas les autres soldats, en portant la main à leurs schakos, en signe de respect pour celui qui venait se mêler à leur groupe, et qui en poussa un peu rudement quelques-uns pour s'approcher du feu.

Or Pierre Leroux justifiait assez bien ce nom, car il avait des cheveux d'un blond très hasardé, comme disaient les soldats, et ses moustaches épaisses, qui ombrageaient ses lèvres, donnaient à sa physionomie un caractère de dureté militaire qui semble être l'indispensable attribut de l'officier et du soldat ; on eût dit, en voyant Pierre Leroux, le type du véritable hussard. Mais cette dureté il savait la faire fléchir selon l'occasion ; il était d'une bravoure à toute épreuve ; ensuite il était juste et bon, malgré ses moustaches rouges.

Mais pourquoi ces soldats se tenaient-ils ainsi à l'écart et dans un silence respectueux devant Pierre Leroux ? Un simple officier, quel que brave qu'il put être, aurait-il inspiré ce respect et obtenu ces témoignages de déférence ? Pierre Leroux présentait alternativement une de ses bottes au feu et s'appuyait sur le soldat qu'il avait interpellé, interrompu même au moment où celui-ci exprimait ses regrets sur la sortie précipitée de Pombal : « Eh bien ! dit-il en s'adressant de nouveau au soldat, puisque tu tiens tant à faire connaissance

chambre. Comme nous l'avons dit, jusque là l'administration ne daignera point dire un mot sur cet acte de la police, qui excite cependant une véritable indignation dans le pays. Nous avons entendu, à cette occasion, les citoyens les plus dévoués à l'ordre, exprimer avec énergie leur réprobation. Si le pouvoir s'est souillé d'un acte odieux, nous concevons son silence; mais s'il peut se justifier, pour quoi ne le fait-il pas? Nous l'avons déjà dit, le pays a droit de connaître ses affaires, et le ministère a le devoir de l'en instruire.

Distribuer des prix est chose fort ordinaire, mais rendre cette cérémonie assez intéressante pour que, pendant deux heures, on y trouve un plaisir soutenu, voilà ce qui est plus difficile et par conséquent plus rare: c'est cependant ce qu'a réalisé M. Colson dans la distribution de prix qu'il faisait hier à ses élèves à la société d'émulation. Quelques-uns d'entre eux avaient appris des fables et des scènes de comédie dans l'intention d'embellir la séance, et ils y ont réussi, car plusieurs ont dit avec le naturel et la grâce qui rendent Molière et La Fontaine si agréables à entendre. Les applaudissements du public ont constamment témoigné de son plaisir. Les prix ont ensuite été distribués; nous voudrions pouvoir nommer les vainqueurs, mais l'espace nous manque. Le discours que M. Colson a prononcé à l'ouverture de la séance a également excité beaucoup d'intérêt; nous applaudissons surtout à l'annonce qu'il y a faite, que l'histoire de la Belgique sera désormais enseignée à ses élèves; cette idée est noble et belle. Puisse l'établissement de M. Colson jouir toujours de la prospérité qui le distingue, et qui est la meilleure garantie de la bonne instruction qu'on y reçoit!

Un journal de cette ville, annonce qu'une réunion composée de 37 électeurs, a eu lieu ces jours derniers à l'effet de choisir des candidats pour le conseil provincial, à la formation duquel les électeurs de notre ville sont appelés à concourir le 29 de mois. Voici comment les suffrages se sont répartis:

MM. Delfosse, 35 voix. — Jos. Hubart, 34. — Closset, 31. — Math. Dereux, 29. — Aug. Francoite, 24. — Le baron de Copis, 23. — Ch. Bellefroid, 22. — Fritz Behr, 21. — Vischers, avocat, 21. — Scronx, échevin, 19. — Koeler, avocat, 18. — Mockel, conseiller à la cour, 17. — Destrievaux, professeur à l'Université, 16. — L. Elias, négt., 12. — Crale, avocat, 12. — De Macar, ex-gouverneur, 3. — Nagelmaekers, banquier, 2. — Piercot, échevin, 2. — Cloës, juge, 1. — Grandganage, conseiller à la cour, 1. — Ch. Damry, 1. — Muller, avocat, 1. — Jos. Bellefroid, banquier, 1. — Tombeur, docteur, 1. — Hanquet, industriel, 1.

On lit ce qui suit dans le *Mercur*:

« Les industriels, grands consommateurs de houille, ainsi que les particuliers, éprouvent beaucoup de difficultés pour satisfaire aux besoins du moment. Ce précieux combustible continue à manquer à Bruxelles, tous les dépôts sont sans approvisionnement. Le chômage du canal de Charleroi, pour causes de réparations, a pu contribuer à la rareté momentanée de ce combustible; mais malgré l'accroissement considérable donné aux grandes exploitations, qui, en masse, ont doublé leurs extractions, il est à peu près prouvé que les quantités à expédier d'ici à la fin de l'année, représentent à peine celles vendues à l'avance.

Le prix de la houille a augmenté dans la proportion de 8 à 15, et hier a eu lieu une réunion des directeurs de diverses sociétés et des principaux propriétaires de charbonnages, pour aviser aux moyens de développer encore l'extraction par de nouveaux perfectionnements et en augmentant le nombre des travailleurs, afin d'établir l'équilibre entre la consommation et la production.

Le *Moniteur Belge* publie un traité d'extradition conclu entre le gouvernement prussien et le nôtre.

— Dans la nuit du 8 au 9 de ce mois, on a volé 400 francs en pièces de cinq francs et deux pièces de 10 florins des Pays-Bas, chez le sieur Joseph Albert, cultivateur à la Neuville, commune d'Andrimont. Le voleur s'est introduit dans la maison par une fenêtre.

— Nous apprenons que le second relevé du produit des collectes faites en faveur des incendiés de Jalhay, s'élève à 10,693 francs 12 centimes, et que le gouvernement s'occupe de la répartition de cette somme entre les ayants-droit.

— On écrit de Bréda, le 11 septembre:

« Hier matin le camp de Royen a été levé, les troupes sont parties pour leurs garnisons et cantonnements respectifs. L'*Afdeeling* des grenadiers a pris le chemin de la Résidence; la 5^e *Afdeeling* a passé par Bréda, se dirigeant sur Berg-op Zoom; le 1^{er} bataillon de la 8^e *Afdeeling* est retourné dans notre ville, avec l'état-major de cette *Afdeeling*. La 10^e *Afdeeling* est partie pour Gorcum et la 17^e pour Bois-le-Duc. La 9^e qui se trouvait répartie à Berg-op Zoom, à Zevenbergen et à Terheiden, se rend de nouveau à Utrecht.

— On nous écrit de Baelgehem (canton d'Oosterzele), le 13 septembre: « Un grand malheur vient de jeter notre commune dans la tristesse et l'inquiétude. Ce matin à huit heures, deux ouvriers, occupés avec beaucoup d'autres à creuser dans un champ pour en tirer des pierres, ont disparu tout-à-coup par l'éboulement d'une partie du puits.

Une foule de personnes travaillent sans relâche à dégager ces malheureux, s'il y a temps et possibilité encore. A l'heure où j'écris (4 heures de relevé) on n'a pas encore l'espoir de réussir. Il paraît que les cris d'un des malheureux ouvriers ont été entendus une demi-heure après l'accident. Mais ne se serait-on pas mépris? » (*Journal des Flandres*.)

— On pense que la section du chemin fer entre Malines à Termonde pourra être achevée pour la fin d'octobre.

— M. Borguet est chargé, dit-on, des travaux de l'embranchement du chemin de fer vers Lierre. Ces travaux devraient être terminés le 1^{er} avril.

— On nous informe que la commission d'enquête pour le

projet de la route de Stavelot à Echternne ne pourra pas se réunir à Arlon, le 21 septembre courant. La convocation de cette commission est ajournée. Les membres seront de nouveau prévénus lorsque le jour de la réunion aura été fixé.

(*Journal d'Arlon*.)

— Le *Moniteur* publie l'arrêté du 10 juillet, qui nomme M. Meyerbeer chevalier de l'ordre civil de Léopold. Cet arrêté est précédé du considérant suivant:

« Considérant qu'il rentre dans l'esprit d'un ordre national d'y associer les hommes qui, par leur supériorité dans les arts, ont acquis un nom justement célèbre, et voulant d'ailleurs donner à M. G. Meyerbeer un témoignage particulier de notre estime.

— On écrit d'Anvers, 14 septembre:

« Avant-hier, M. Victor Cousin a passé par Anvers pour se rendre en Hollande. Il assistait au spectacle dans la loge de M. le gouverneur de la province. On nous assure qu'hier, à son arrivée à la frontière, il a été forcé de revenir à Anvers, son passeport n'étant pas visé par M. François. Le commandant militaire s'est empressé d'interposer ses bons offices et l'illustre professeur de philosophie a pu poursuivre son voyage sans autre désagrément.

— D'après les journaux de New-York, il serait question d'abolir aux Etats-Unis la monnaie de cuivre et de lui substituer un métal moins pesant et moins incommode formé par un alliage d'argent et de cuivre comme dans plusieurs contrées d'Europe. La monnaie de cuivre ayant cours aux Etats-Unis a de grands inconvénients, surtout si l'on considère les longs voyages qu'on est constamment obligé de faire dans ce pays. Le changement en question est fortement réclamé.

(*Times*.)

— MM. Firmin-Didot, imprimeurs-libraires de l'Institut de France, propriétaires de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie*, publieront à la fin du mois d'octobre la lettre A en entier d'un nouveau dictionnaire portant le titre de *Complément du Dictionnaire de l'Académie*. Ce dictionnaire est le résultat d'un long travail de plusieurs savants et littérateurs. Il est rédigé sous la direction d'un membre de l'Académie française, et il contiendra tous les mots qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais qui n'en sont pas moins utiles à consulter, bien qu'ils ne fassent pas partie de la langue littéraire.

DES PROCHAINES ELECTIONS AU CONSEIL PROVINCIAL.

Le 29 septembre, jour fixé pour les élections provinciales dans tout le royaume, approche; sommes-nous tous prêts? Les candidats sont-ils déjà désignés? L'opinion publique au moins s'arrête-t-elle sur les noms de quelques hommes honorables, connus, éclairés et influents? Gardons-nous de nous laisser surprendre à l'improviste au dernier jour.

Mon voisin me disait hier: je ne consulte que ma conscience; je vote à Liège pour les dix hommes que je crois les plus dignes de nous représenter au conseil provincial; peu m'importent les brigues et les intrigues; je n'ai jamais voté et je ne voterai jamais que comme un honnête homme.

D'accord, mon cher voisin, lui ai-je répondu; mais au moins vous m'accorderiez qu'il serait fort désirable que tout le monde fit comme vous, et que les personnes moins éclairées que vous profitassent de vos lumières. Pourquoi voulez-vous priver l'opinion publique du concours de votre opinion personnelle? Il y a moins de malhonnêtes gens que vous ne semblez le laisser entendre; et quel plus beau jeu peuvent avoir les intrigués, que de voir tous les hommes désintéressés et honnêtes se tenir à l'écart et leur abandonner la place?

Non, croyez-moi, continuais-je, abouchez-vous avec vos voisins: tel homme de votre liste peut ne pas convenir pour des motifs auxquels vous n'avez pas songé; tel candidat compris dans leur bulletin peut mériter des objections qu'à leur tour ils seront fort charmés de connaître. Vos amis ont de l'influence dans leur quartier; chaque voix que vous conquérez peut vous en valoir dix autres; eh! ne vous apercevez-vous donc pas que dix électeurs bien unis, votant uniformément ensemble, peuvent faire pencher la balance et déterminer l'élection de plus d'un candidat.

Mon voisin se rendait à ces raisonnemens; mais ce qu'il ne pouvait pas admettre, c'était l'importance des réunions préparatoires; tant d'électeurs n'y vont pas, dit-il, et la minorité dans ces assemblées impose à la majorité des choix, que celle-ci au jour définitif doit admettre, sous peine de tout compromettre.

Ne voyez-vous donc pas, répliquai-je à mon tour, que le défaut dont vous vous plaignez provient justement de la conduite que tiennent les gens honorables qui pensent comme vous. Je me réserve, disent ces personnes, pour le jour définitif, et en attendant dans l'assemblée préparatoire on convient sans leur participation de choix qui, pour une raison bien simple, doivent devenir la règle commune. C'est donc volontairement que par leur absence ils laissent à une minorité le soin de décider quels seront les candidats de la majorité; mais pourquoi celle-ci reste-t-elle absente? Le plus vigilant est toujours celui qui fait le mieux ses affaires; et il est mal venu, celui qui gémit sur un mal qu'il lui a plu de laisser se consommer, tandis qu'il pouvait facilement l'éviter.

Ainsi, mon cher voisin, confiez-vous en mon avis; venez aux réunions préparatoires où tous les électeurs seront convoqués: dans ces réunions générales, il ne peut s'agir de coterie. Pour ne pas voter en aveugle, instruisez-vous de tous les noms qui occupent l'assemblée; faites valoir vos objections; recommandez vos candidats. Surtout défiez-vous de ces courtiers d'élection qui ne votent que pour un ou deux candidats et qui vous abandonnent tous les autres. Vous vous croyez presque isolé dans ces réunions, mon cher voisin, mais songez que toutes les personnes qui y assistent sont à peu près dans le même cas que vous.

Vous avez été magistrat, dites-vous, et vous craignez que votre présence ne soit déplacée dans ces assemblées qui

peuvent être tumultueuses. J'ai assisté à beaucoup de ces réunions, et je puis vous assurer que je n'y ai jamais aperçu la moindre inconvenance ou la moindre esclandre. Que deviendraient en attendant ces assemblées si tous les hommes sages s'en retiraient?...

Ainsi, déterminons autant qu'il est en notre pouvoir, d'après notre influence et nos lumières, le choix préparatoire des candidats. Abandonnons-nous ensuite à la décision de la majorité; voilà, à mon gré, non-seulement le moyen d'avoir de bons candidats, mais encore de les faire triompher.

Je compare, mon cher voisin, une élection où personne ne s'entendrait, à ces batailles anciennes où la mêlée était furieuse, sans de grands résultats; chacun combattait pour son compte; triomphait qui pouvait. Aujourd'hui, admirez ces camps retranchés, ces régimens bien alignés de part et d'autre. Voyez le feu de peloton sur toute la ligne; les masses ont senti le pouvoir de la discipline; et dans nos luttes paisibles, comme à la guerre, la victoire est du côté des gros bataillons.

Mon voisin sourit à cette comparaison; mais; me prenant la main: Je vous promets, dit-il, d'aller à la réunion préparatoire; je n'exige pour cela qu'une chose, c'est qu'elle soit publique et que tous les électeurs puissent s'y rendre.

Je l'assurai que les choses se passeraient ainsi: mes chers lecteurs, dirai-je en terminant, je vous recommande l'opinion de mon voisin: c'est un homme sage, éprouvé, qui a vu plus d'une révolution, qui en sait les dangers, et d'après lequel le meilleur moyen de les éviter, c'est de choisir de bons représentans qui fassent de bonnes lois ou de bons réglemens, et qui se dévouent de cœur aux intérêts de la généralité.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons, à différentes reprises, appelé l'attention de nos lecteurs sur la publication du *Muséum Littéraire*, qui s'imprime à Bruxelles. Cette entreprise est dans une voie de progrès. Les éditeurs avaient promis de reproduire les meilleurs ouvrages de la littérature moderne, assistés leur apparition; ils ont tenu parole; et déjà les productions de Lamartine, Charles Nodder, M^{de} la duchesse d'Abantes, Desbordes, Valmore, Balzac, Michel Masson, Alphonse Royer, enfin de toutes nos célébrités contemporaines, ont fait de cette publication un recueil très-intéressant.

Nous devons dire cependant que parmi les ouvrages publiés, il s'en trouve quelques uns, en petit nombre il est vrai, qui ne justifient point complètement le choix des éditeurs; nous les engageons dans leur intérêt, à ne reproduire autant que possible que des ouvrages approuvés par la morale et le bon goût.

Le *Muséum Littéraire* est imprimé avec luxe, sur vélin satiné, in-8^o ou in-18, au choix des souscripteurs.

Ces soins, ce luxe apportés par les éditeurs à cette publication, ne les a pas empêchés d'en fixer le prix au plus bas possible: Un volume paraît régulièrement chaque dimanche, il ne coûte que 70 centimes. On souscrit pour 10 volumes, au prix de 7 francs. Les éditions originales coûteraient 75 francs. Ainsi l'on voit que le choix des ouvrages, la promptitude de leur reproduction, le luxe de l'exécution typographique, la modicité du prix, tout recommande cette publication, qui, comme nous l'avons dit, est vraiment en progrès.

NÉCROLOGIE.

On nous communique les détails qui suivent sur feu M. Renoz, l'honorable industriel dont nous avons annoncé la mort ces jours derniers:

« La ville de Liège vient de perdre un de ses industriels les plus distingués, M. Renoz père, membre de la chambre de commerce et propriétaire des belles fabriques de papier de la Boverie.

« Doné d'une activité peu commune et d'un grand génie industriel; il avait dès 1812 poussé l'art de la papeterie à un très-haut degré de perfection. Ami des Monge et des Chaptal avec lesquels il déroba plus d'un secret à la science de son art, il fut l'objet de la haute protection de l'empereur. Les fabricats de cet industriel jouissaient, même à Paris, d'une réputation sans égale.

« Après la chute de l'empire, M. Renoz tourne les yeux vers l'Angleterre, dont il importa tous les nouveaux procédés et la fabrication du papier sans fin, qu'il exploita dans le pays dès 1818. Bien antérieurement, il avait le premier mis en pratique le blanchiment à la minute, et avait été l'inventeur des effigies. M. Renoz avait remporté la médaille d'or à Paris en 1812, et celle de l'exposition de Harlem en 1825. Lors de la visite que le roi fit à ses établissemens en 1834, il leur accorda le titre de Manufactures Royales.

« Sa famille et ses nombreux amis lui ont rendu hier les derniers devoirs. On remarquait à son convoi les nombreux ouvriers qui travaillèrent si longues années sous ses ordres, et dont la douleur attestaient les regrets qu'ils accordaient à celui qu'ils étaient accoutumés à appeler leur père. Les habitans de la Boverie, endroit où M. Renoz avait sa résidence et pour lequel il a fait beaucoup, se rappellent le dévouement dont il fit si souvent preuve pour les secourir dans les inondations, et cette obligation qu'ils n'invoqueraient jamais en vain, étaient également venus tous lui payer le tribut des regrets que sa perte a fait naître. »

THEATRE ROYAL DE LIEGE.

Dimanche 18 septembre 1836. Abonnement et entrées de faveur généralement suspendus.

« La quatrième représentation du *CAMIN DE PARIS*, vaudeville en deux actes.

Suivi de la première représentation de *COLIN et COLETTE*, ou *LES MEUNIERS*, divertissement en un acte.

Danse: pas de deux, dansé par M. Hazard et Mlle Murat.

Final, par les jeunes élèves de l'école de M. Besancenot.

MM. les titulaires qui désireraient conserver leurs loges, sont priés de faire retirer leurs coupons la veille, *samedi* avant 4 heures, passé ce heure l'administration en disposera.

